

Textes lauréats
3^e concours international littéraire des cordées

Prix de la rose d'or

1^o prix : Monique Lahoste - 75 Paris

Enchantement

J'ai gravé le regard que sur moi tu déposes
Au fond de ma mémoire, au plus profond de moi.
Je peux m'en imprégner et les paupières closes,
Imaginer encor, que des yeux tu me bois.

Je veux rêver ton souffle, aux spasmes de tes doigts
Et les baisers tremblants que sur mon cou tu poses
Et tous les mots d'amour comme milliers de roses,
Soufflés à mon oreille et inventés par toi.

Dans un enchantement, un frisson d'embellie,
Je goûte l'énergie que ta voix irradie
Et tous mes vains tourments s'envolent en éclats.

Sans cesse dis-le moi, redis-moi que tu m'aimes,
Ou plutôt ne dis rien, écris-moi des poèmes
A l'encre de ton cœur pour que je n'oublie pas.

La vie simplement

J'ai vu dans ton regard où passait comme une ombre,
Tant d'années défilier que j'avais oubliées,
Celles qui ont creusé au fil du temps plus sombre
Les rides de ton cœur si souvent écorché.

C'est la faute à la vie et c'est aussi la mienne,
Je n'ai pas su toujours t'éviter les tourments,
J'ai trop souvent omis que tu portais la peine
Alors que je vivais à l'abri des grands vents.

J'ai vu dans ton regard où passait la lumière,

Tant d'années défilier que j'avais occultées,
Celles qui ont tissé comme une dentellière
La trame d'un amour solide et ouvragé.

J'ai vu dans ce regard somme toute éphémère,
Tant et tant des choses que bien souvent l'on tait,
Tu n'as rien ajouté, c'était sans commentaire
Mais j'ai compris si bien à quel point tu m'aimais.

2° prix : Sylvain Bédouet – 53 Laval

COULEUR

Quelles que soient les religions, les couleurs entre les gens,
Quel que soit le pays d'où ils viennent,
Même si tout les diffère indéfiniment,
Quelque chose les entraîne.

Toi qui es métisse ou plutôt noir,
Ta gaieté s'empare de tous les océans,
Tu n'es pas le signe du désespoir,
Tu existes et fait partie du patrimoine dorénavant.

Peux-tu te croire supérieur parce que tu es blanc ?
Comment juges-tu cette personne ?
Restes-tu devant elle si indifférent ?
Quand le timbre de sa voix frissonne !

Si tu crois au rapprochement de deux couleurs,
Tends une main et reçoit l'autre,
Laisse parler ton cœur,
Montre au monde qu'il est des nôtres.

L'amitié est un attachement entre deux êtres,
Un sentiment réciproque et partagé,
Mais faut-il savoir encore la reconnaître,
Quand elle n'est vécue qu'à moitié !

Peut-on juger d'être français quand on est blanc ?
Les îles, les pays étrangers, n'ont-ils pas été conquis ?
Sur ces questions, tu trouveras des réponses machinalement,
Tes pensées changeront si tu réfléchis !

FLEUR DE MAI

En ce jour, où je t'ai vu,
Agenouillée dans l'herbe, au soleil,
Je repensais, à tout ce que j'avais vécu,
Et j'imaginai, que rien ne serait plus pareil.

Tu étais si belle, dans cet écrin,

Fine, aux parfums de printemps,
La soie blanche recouvrait tes seins,
Et arrêtaït mon regard, un instant.

Ta robe s'illuminait, entre mes mains,
Et des froufrous ornaient tes cheveux,
Des traînées longeaient ton corps, douceur de satin,
Aux couleurs vertes resplendissantes, camaïeu.

Je suis toujours autant épris de toi,
Et plus encore, devant le maire,
Ta sensibilité me met en émoi,
Et je fonds, de larmes éphémères.

En ce mois éblouissant, de mai,
J'ose dire oui, à ta demande,
Et te compare à un brin de muguet,
Qui remplit mon esprit et le transcende.

Mon amour, tu es ma fleur,
Celle avec qui je souhaite m'unir,
La larme qui coule dans mon cœur,
La rosée qui nous aidera à devenir.

Profaner ton intimité, serait une offense,
Je souhaiterais cueillir ton amour...

2° prix ex aequo : Michel Carillo – 37 Fondettes

TA MAIN

J'ai gardé ta main
A peine quelques secondes
Sans être inconvenant
Je voulais t'avouer
Ce que les convenances
M'empêchaient d'exprimer.
J'ai gardé ta main
Pendant quelques secondes
Et j'ai cru que la tienne
A son tour avouait.
Mais nous sommes restés
Si froids en apparence,
Que je ne sais plus
Si ma main a gardé
La tienne, quelques secondes.
Nos mains sont-elles restées
Muettes, indifférentes?
Il me faudra encore
Pour m'en persuader,
Garder ta main, encore...
Quelques secondes.

LA MARGELLE

Je vais boire à la fontaine
Où ma bien aimée m'attend
Je vais retrouver près d'elle
La fraîcheur de nos vingt ans.
Sur le bord de la margelle
Elle a pleuré si souvent.
La chaîne est rouillée
Et le vent du soir
A tout asséché
C'est le désespoir.

Refrain1

Tourne réa de la vie
Chaque jour plus lentement
A cause de la rouille du temps.

J'irai te chercher encore
Au bout du souvenir
Même si je ne dois
Plus revenir.

2

Je n'ai bu à la fontaine
Que des larmes de tourment
Et je n'ai pas revu celle
Qui m'abreuvait si souvent.
Et sur mes blessures ouvertes
Le sel, ce feu dévorant,
A tout consumé
Rêves et souvenirs
Il ne reste plus
Que ruine et tourment.

Refrain2

Tourne l'aile du tourment
Tourne vieux moulin à vent
Tu craques sous la rouille du temps.

J'irai te chercher encore
Au bout du souvenir
Même si je ne dois
Plus revenir.

3

J'irai boire à la fontaine
Celle au bout de l'horizon
Et assis sur la margelle
Je m'abreuverai souvent

Aux yeux clairs de ta jeunesse
Et de la rosée d'antan
Je retrouverai tous nos souvenirs
Dans l'eau recueillie
Tout au fond du puits

Refrain3
Reviens rosée du printemps
Reviens redonner la vie
Enlever toute la rouille du temps.

J'irai te chercher encore
Au bout du souvenir
Même si je ne dois
Plus revenir.

3° prix : Dominique Giannino – 94 Créteil

Fantômes de chair

C'était par un soir las du mois de Novembre
A l'heure bâtarde où la rue est insalubre
Où la lumière hésite entre l'azur et l'ambre
En quelque coin sombre où l'ombre devient lugubre.

Le pavé humide crachait là ses étoiles
Sur la pâle lueur d'un soleil se couchant,
Rejetant par ici, ses doux feux sur la toile
Et celle d'une lampe aux reflets si touchants.

C'était un peu semblable aux marches d'un théâtre
Sur lequel se déroule une étrange scène
Du côté cour entouré de statues d'albâtre
Entre jardin du Vert Galant et Fleuve Seine.

Il y avait là telles des statues macabres
Des ombres que l'on aurait pu croire vivantes
Qui se diluaient à la lueur des candélabres
Semblables à des fantômes qui des murs, hantent.

Mais qui êtes vous donc, chairs humaines en loques
Lui traversez nos vies dans un instant fugace ?
" Mais nous sommes le vingtième siècle o'clock
Les " nouveaux pauvres " que cela ne vous agace ! "

Je t'ai cherché

Et je t'ai cherché dans mes nuits sans sommeil

Comme on recherche la lumière ou la pluie
Dans les soirs d'orage des étés sans soleil,
Pour combler un chagrin ou simplement l'ennui.

Je t'ai recherché sur les hauteurs des montagnes
Aussi dans la triste solitude des landes.
J'ai abattu les frontières, connu l'Espagne
Fouillé de fonds en combles les plaines d'Irlande,

Joué à qui perd gagne sans jamais gagner,
Je t'ai cherché dans les ressacs et dans la houle
Et cela, sans le savoir, tu ne peux le nier,
Je me suis même noyée dans le flot des foules.

Puis, je t'ai cherché là où il n'y avait rien
Et j'aurais pu prendre ce que l'on me donnait
Mais je laissais tout pour continuer mon chemin
Celui de l'inconnu qui sans moi existait.

J'aurais même pu, sans toi, épouser la vie.
Mais que pouvait m'importer ce mariage blanc
A moi qui, pour n'en pas pleurer en avais ri ?
Ma vie n'était qu'un pâle espace en t'attendant.

Je t'ai trouvé et ne sais si je dois en rire
Tu étais là... caché dans le creux de ma ville
Et je suis là... et je ne sais que te dire
Sinon... que je ne viens ni d'ailleurs ni des îles.